

NÉCROLOGIE

Gottschalk (Alexandre), promotion 1853, décédé à Paris, le 21 février 1898.

C'est au milieu d'une affluence considérable qu'ont eu lieu, le 24 février dernier, les obsèques de M. Gottschalk, ancien président de l'Association et de la Société des Ingénieurs civils. Après le service religieux, célébré en l'église de la Madeleine, le cortège s'est rendu au cimetière du Père-Lachaise, où l'inhumation a eu lieu.

Nous reproduisons, ci-après, les discours qui ont été prononcés sur la tombe et qui retracent complètement la glorieuse carrière de notre regretté Camarade.

Discours de M. Metzger, directeur des Chemins de fer de l'Etat

Le réseau d'Etat vient de perdre un de ses meilleurs conseillers. Lorsque Gottschalk fut nommé au Conseil du réseau, il y arrivait précédé par sa réputation d'ingénieur rompu à toutes les questions que soulève l'exploitation et l'administration des chemins de fer; aussi, bien qu'il ne fut personnellement connu que d'un petit nombre de ses collègues, il devait prendre rapidement, parmi eux, une situation exceptionnelle.

Le cerveau clair, les yeux limpides et droits, d'une bienveillance inépuisable, il avait à un très haut degré cette attirance spéciale que donnent l'intelligence, la franchise et la bonté. Quand Gottschalk exposait une affaire avec ce parler un peu lent qui lui était familier, il avait vite fait de conquérir et de convaincre ses auditeurs; il ne se perdait pas dans les détails, il savait choisir les points intéressants, les arguments les plus saillants et les éclairait des vives lueurs de son intelligence, si bien que les questions les plus ardues, les plus techniques paraissaient toutes faciles. Ses méthodes de démonstration étaient d'un simpliste, mais d'un simpliste de haute envergure, qui a beaucoup étudié et beaucoup approfondi. Son expérience consommée, de quarante années de chemins de fer nous était d'un précieux concours. C'était lui que ses Collègues désignaient pour traiter les questions importantes, bien que sa modestie protestait contre ce choix. Il a examiné et rapporté au Conseil, avec une compétence indiscutable, tous nos projets de matériel et nos marchés les plus importants.

Enfin sur le tard au réseau de l'Etat, il s'était pris pour lui d'une vive sympathie. Les contacts fréquents avec les chefs de service, les discussions du Conseil lui avaient montré quelle passion du bien public animait tous ses collaborateurs; aussi était-il devenu l'un des vaillants défenseurs du réseau d'Etat et nous étions fiers de cette nouvelle recrue. Jusqu'à ses derniers moments, il n'a cessé de se préoccuper des intérêts du réseau : au commencement de ce mois, quand pour la première fois la maladie lui interdit de venir au Conseil, il nous envoya un de ces rapports sobres, précis et lumineux, comme il savait les faire, et dont les conclusions furent adoptées par ses collègues, sans discussion. Samedi dernier, la veille de sa mort, le pauvre ami trouvait encore la force de nous écrire deux lignes pour nous prévenir qu'il n'assisterait pas à la séance du mardi. Hélas! il disait vrai.

En échange de tant de services, en récompense de cet infatigable dévouement, nous ne pouvions que lui offrir notre affection, nous ne pouvions que lui consacrer nos regrets. Puissent-ils adoucir un peu le chagrin que sa perte a causé à sa famille et à ses amis! Au nom du réseau d'Etat, au nom du Conseil, Gottschalk, je vous dis adieu; nous ne vous oublierons jamais.

Discours de M. Reymond.

Le testament par lequel l'ami que nous pleurons lègue au directeur de l'École Centrale une importante somme, en partie destinée à venir en aide aux élèves pauvres a été écrit en 1892.

On s'est souvenu qu'à cette date je dirigeais l'École et le directeur actuel, qui sera chargé de la répartition, mon successeur et ami Buquet, a pensé qu'il m'appartenait d'apporter en son nom et au nom de l'École entière, avec des paroles de gratitude pour le généreux donateur, le pieux témoignage dû à sa mémoire.

C'est un honneur dont je sens tout le prix.

C'est, en même temps une tâche qui me paraîtrait lourde si les hauts fonctionnaires de l'État dont il fut le collaborateur et l'ami, hier Alfred Picard, parlant devant le Comité consultatif des chemins de fer, qu'il préside, et a l'instant même M. Metzger, directeur des Chemins de fer de l'État, dans le discours éloquent, et ému que vous venez d'entendre, ne s'étaient chargés - comme le fera mardi prochain M. l'inspecteur général Orsel devant le Comité technique des chemins de fer - de rappeler les services rendus par Gottschalk au pays; et si, après moi, notre ami Loreau ne devait retracer les grandes lignes de cette vie d'ingénieur, commencée à 18 ans, et brusquement tranchée après 45 ans d'un incessant labeur.

L'École Centrale, au nom de laquelle on m'invite à parler, a le droit d'être fière des travaux accomplis par les ingénieurs sortis de son sein, nourris de ses méthodes et de son enseignement. Chacun des rayons qui éclairent la vie d'un de ses enfants s'ajoute à sa propre auréole. Chaque pas nouveau fait par l'un d'eux sur la voie de la civilisation et du progrès est pour elle un pas en avant, un degré franchi..., toujours plus loin, toujours plus haut!

Oui ! elle a le droit d'être fière de celui qu'elle vient de perdre, et nous tous, issus de la même origine. nous partageons son légitime orgueil en écoutant tout à l'heure l'éloquente énumération des œuvres auxquelles Gottschalk a pris part, et qui lui ont valu, avec la fortune dont il faisait un généreux emploi, les honneurs et la considération dont il était digne.

Mais il est un autre sentiment que la mémoire de Gottschalk doit inspirer à l'École et à tous ses enfants, sentiment plus élevé que la fierté, plus noble que l'orgueil... la reconnaissance!

Et en faisant appel à ce sentiment d'autant plus fort et vivace. qu'il prend ses racines dans le cœur, je n'ai même pas en vue les derniers témoignages d'affection laissés à son École et à ses Camarades sous forme de dons. J'invoque un passé déjà lointain, où les titres à notre gratitude se succèdent et surabondent.

Dans cette âme d'élite, dès que les premières difficultés sont vaincues, la pensée qui s'implante et qui germe est pour l'École, à laquelle il reporte le mérite de ses succès; elle est aussi pour les Camarades auxquels la fortune n'a pas encore souri. Et, à cet égard, je me borne à rappeler qu'il y a trente ans le nom de Gottschalk était déjà populaire parmi les Camarades répartis sur tous les points du globe. On se racontait, en se retrouvant à Paris, à Londres, à Barcelone, à Madrid, à Florence ou à Rome, le chaleureux accueil dont on avait été l'objet à Vienne, au Brenner ou au Sommering.

A une époque où les principes de solidarité qui font la base de notre Association amicale n'avait pas encore pénétré tous les esprits, ni entièrement remplacé le « struggle for life » de nos aînés, c'était un réconfort et c'était un exemple. Je ne prétends pas que l'exemple était unique, j'ai le droit de dire qu'il était rare et que, tel qu'il fut donné, il ne contribua pas peu au mouvement d'amicales relations qui honore tant nos trente dernières années.

Et c'est là ce qui explique cette merveilleuse popularité qui, dès le retour de Gottschalk parmi nous, vers 1878, alors qu'il n'était encore Français que de cœur, le désignait pour la vice-présidence, puis pour la présidence de la Société des Ingénieurs civils, et., un peu plus tard, pour la présidence de notre belle Association amicale. Disons bien vite, en passant, qu'avec la complicité de Gambetta, qui l'appréciait à sa réelle et haute valeur, il ne tarda pas à réclamer et à obtenir ses lettres de naturalisation.

C'était le moment où le bail de la vieille École arrivait à son terme, et il n'y avait pas de temps à perdre pour en édifier une nouvelle, sur le terrain que la Ville de Paris avait consenti à céder à l'État.

Construire n'était rien, et Denfert nous a montré comment on pouvait arriver à faire vite sans dépasser les prévisions des devis. Mais mettre d'accord, au préalable, les personnalités qui avaient alors voix au chapitre, amener notre illustre grand maître Dumas, à se plier à certaines exigences, à certaines visites politiques, auxquelles son passé l'avait mal préparé, faire agir Gambetta sur les ministres dont la signature était nécessaire et se faisait trop attendre, et utiliser les relations et surexciter le bon vouloir des Camarades plus rares au Parlement à l'heure dont je parle qu'à l'heure présente, cela c'était quelque chose: et, j'ai pu l'apprécier comme témoin quotidien du zèle que Gottschalk apporta au succès de l'oeuvre. Le succès fut complet.

Entrer dans le détail de ce qui se passa alors serait trop long, mais j'ai le droit d'affirmer que si la 'nouvelle École a été construite en temps utile; si, dès son inauguration, le principe fut admis qu'au lieu d'un directeur étranger, l'École aurait désormais à sa tête un directeur ancien élève diplômé de l'École Centrale, c'est à l'entrain de Gottschalk, à son ardeur communicative, à son intelligence des affaires et, par-dessus tout, à son amour infini pour l'École, que nous en sommes redevables en grande partie.

Tel je l'ai vu là, tel je l'ai connu au Conseil de perfectionnement, où son zèle ne s'est jamais démenti.

Aussi, il m'est bien doux, dans la grande douleur que je ressens, d'avoir été choisi pour interprète des sentiments de gratitude que notre chère Ecole ne cessera de lui garder.

Je croirais empiéter sur ce qu'ont à dire les amis qui parleront après moi de Gottschalk, si je dépeignais aussi complètement que j'ai appris à les connaître la finesse et la distinction de son esprit, son solide savoir, la fermeté et la droiture de son caractère, sa largeur de vue, sa tendresse pour les faibles, son dévouement à ses amis et, planant sur le tout, son inépuisable bonté. Je m'arrête.

Au nom de sa seconde famille, j'adresse à la famille de Gottschalk l'hommage de notre profonde douleur; j'adresse au cher disparu, avec nos remerciements fraternels, l'assurance que son souvenir reste vivant parmi nous.

Ami, au revoir.

Discours de Loreau

Au nom de la Société des Ingénieurs civils de France, je viens, à mon tour, vous dire le vide profond, la douleur cruelle causés par la perte de celui que nous pleurons aujourd'hui.

Dans leur expression unanime, nos regrets semblent se multiplier d'eux-mêmes puisqu'ils s'adressent à la fois à l'ingénieur émérite, à l'administrateur habile, au collègue toujours sage et précieux dans ses conseils, à l'ami sans cesse heureux de se dévouer sans réserve.

Philippe-Alexandre Gottschalk, né à Saint-Pétersbourg le 13 août 1834, fut élève au lycée Louis-le-Grand et sortit diplômé de l'Ecole Centrale en 1853.

Après quatre années d'études pratiques soit au Chemin de fer du Midi, soit en mission en Angleterre, soit au chemin de l'Ouest sous la direction d'Eugène Flachet, le jeune ingénieur repartit en Russie faire ses premières armes.

Pendant neuf années, de 1857 à 1865, nous la trouvons successivement ingénieur ordinaire et ingénieur en chef de la grande Compagnie des Chemins de fer russes, puis directeur du matériel et de la traction au Chemin de fer Nicolas, réunissant Saint-Pétersbourg à Moscou.

Alors c'est l'Autriche qui l'appelle et ayant, en 1867, succédé à M. Desgrange comme directeur du matériel et de la traction aux Chemins de fer du Sud de l'Autriche, Gottschalk restera onze années à ce poste, se réjouissant de l'intérêt toujours croissant qu'offre l'étude de ces 2.000 kilomètres d'un réseau qui, avec ses rampes du Sommering et du Brenner, passe à juste titre pour l'un des plus accidentés de l'Europe.

Il étudie le premier les locomotives à forte rampe dont le type deviendra rapidement classique, et, par l'importance de ses travaux comme par l'agrément de ses relations, il s'acquiert rapidement une réputation indiscutable.

La Société des Ingénieurs reçoit de Gottschalk les communications les plus intéressantes; en 1876 elle lui attribue sa médaille d'or; dès son retour en France elle l'appelle dans le comité, à la vice-présidence et, en 1880, à la présidence.

Cette année 1880 a été l'une des plus prospères, l'une des plus fécondes en résultats que notre Société ait parcourues.

La grosse question du rachat, général des chemins de fer par l'État est mise à l'ordre du jour.

Les séances se succèdent animées, bien remplies, sous l'impulsion de ce président qui, souverainement maître de son sujet, le dirige avec une sûreté parfaite et, le moment venu, l'éclaire par les résumés les plus brillants.

Le gouvernement a suivi avec un légitime intérêt cet important débat, par un décret du 25 novembre 1880, Gottschalk est appelé à faire partie du Comité consultatif des Chemins de fer.

De toutes parts, les hommages de sympathie se multiplient; successivement, la Russie, l'Autriche, l'Italie enverront à notre ami les croix de Sainte-Anne, de la Couronne de fer, des saints Maurice et Lazare; la France le fera chevalier puis officier de la Légion d'honneur.

De tous côtés aussi Gottschalk est recherché et son activité se multiplie: il est nommé ingénieur-conseil de la Banque de Paris et des Pays-Bas; il est l'un des fondateurs de la Société des Forges et Aciéries du Nord et de l'Est; et le gouvernement autrichien le rappelle pour lui confier la haute et délicate mission de la cession à la Hongrie d'une partie du réseau de la grande Compagnie des Chemins de fer de l'Etat, et, pour sa large part il a permis de dire que, dans toutes leurs missions, nos ingénieurs se sont acquis l'estime universelle par le double mérite de leur grande honorabilité et de leur forte instruction.

Toujours, partout, nous le retrouvons aimé, adoré de ceux qu'il dirige et commande; c'est qu'il a, cette fermeté inséparable d'un caractère d'élévation et de raison; c'est qu'il est profondément bon et qu'il pratique la reconnaissance, cette preuve d'un esprit de justice et d'une âme disposée à aimer.

Comment, parmi tant d'autres, ne pas citer ce trait recueilli hier de la bouche même de celui qu'il avait profondément touché.

Gottschalk venait d'être nommé, à Vienne, à une situation brillante, à une direction justement enviée.

L'ingénieur qui l'avait précédé à ce poste, et qui était rentré en France prendre un repos mérité est, presque dès son retour, victime d'un abus de confiance; sa fortune, laborieusement acquise, est perdue; il doit reprendre sa vie de fatigue et de travail.

Gottschalk apprend la douloureuse nouvelle, voit les administrateurs, leur fait accepter le rappel à son poste à lui, du prédécesseur, de l'ami auquel il a succédé, et, tout ainsi préparé, dit à celui que le malheur a frappé : « Revenez, votre place d'hier vous est, rendue; je redeviendrai, moi, ce que j'étais, votre second, votre collaborateur dévoué, et courageusement, nous travaillerons ainsi pour réparer les injustices du sort. »

L'ami refusa, et, comme la reconnaissance attire de nouveaux bienfaits, sut, dans une voie différente, reconquérir bientôt une situation brillante, heureux de pouvoir redire le désintéressement, la noblesse du caractère de son ami.

Mais il faut nous séparer, mon cher Gottschalk. Adieu, au nom de notre Société, dont vous étiez l'âme et à laquelle vous avez voulu encore, après la mort, assurer une force nouvelle, par votre legs, par votre bien généreux concours.

A la fin du discours qui terminait votre année de présidence., vous disiez :

« Ayons les uns pour les autres des sentiments de confraternité sincère; respectons même les divergences de nos opinions.

« ... Les plis de notre drapeau sont assez amples pour abriter tous ceux qui se rangeront avec confiance sous notre devise : « Union, Travail et Liberté. »

De la région des choses éternelles dans laquelle vous venez d'entrer, nous espérons que vous verrez toujours vos amis reconnaissants ayant répondu bien nombreux à votre appel et solidement unis, serrés autour de ce drapeau que vous avez si vaillamment porté.

C'est au nom de ces amis, mon cher Gottschalk, que je vous redis notre sincère reconnaissance, dans un dernier et douloureux adieu.

Discours de M. Chabrier.

Messieurs, mes chers Camarades,

La mort nous frappe bien cruellement aujourd'hui! Dans cette seule matinée nous avons à rendre les derniers devoirs à deux de nos meilleurs et plus honorés Camarades. Notre président de l'Association amicale, D. Bousquet, obligé de conduire le deuil de son collaborateur au Chemin de fer du Nord, notre vénéré Camarade Bricogne, a dû, à son bien grand regret, renoncer à la place qui lui était assignée ici. C'est à cette triste circonstance que je dois l'honneur de le suppléer, comme doyen des anciens présidents de l'Association.

Gottschalk, Messieurs, aimait l'École Centrale avec passion, et ce sentiment, il le reportait sur l'Association amicale, qu'il regardait comme la glorification de l'École.

A peine installé à Vienne dans la haute position que vous savez, il acceptait le titre de correspondant du Comité, et dès l'année suivante, il fondait le groupe austro-hongrois.

Dès sa rentrée à Paris, il est appelé à faire partie du Comité, et sur nos instances à tous, il accepte la vice-présidence, puis la présidence dans l'année 1881-1882. Quel tact et quelle habileté il a déployés là !

La grande préoccupation de Gottschalk était le placement et il aurait voulu voir nos Camarades occuper les positions les plus élevées dans l'industrie.

Certes il ne dédaignait pas le côté d'assistance mutuelle de notre Association, et les Camarades malheureux qui ont eu recours à lui, pourraient attester sa générosité; mais le placement restait son plus grand souci.

Que de fois lui avons nous entendu déplorer l'insuffisance de l'éducation des jeunes Français au point de vue des langues, parce que les plus belles positions qui lui étaient proposées, étaient à l'étranger!

Son ardeur pour rendre service était infatigable ! et il trouvait, moyen d'avoir accès partout où il fallait, pour cela.

Gottschalk avait au plus haut degré la vénération de la mémoire de ses maîtres. On sait avec quelle persistance il a poursuivi la réalisation, d'un vœu souvent émis entre nous, celui de voir signaler aux populations, sous forme d'un monument public, les services rendus par des ingénieurs éminents. C'est à lui que sera dû le premier monument de ce genre, celui élevé, sur une des places de Paris, à Eugène Flachat, son maître, et celui de beaucoup d'entre nous. Ce monument, la Société des Ingénieurs civils en a accepté le patronage et elle va l'inaugurer dans quelques jours, en célébrant le cinquantième anniversaire de sa fondation, en 1848 à laquelle Eugène Flachat a tant contribué.

Et Gottschalk ne sera pas là !

Adieu ami Gottschalk! au nom de tous les membres de l'Association amicale des anciens élèves de l'Ecole Centrale, au nom des anciens présidents qui garderont toujours le souvenir de ton grand et noble cœur... adieu !

Discours de M. Trélat

La vie de celui que nous pleurons ici ne fut pas seulement une brillante carrière de travailleur: Gottschalk ne fut pas qu'un ingénieur habile, un administrateur clairvoyant, un conseil avisé. L'ample manteau que lui faisaient ses mérites laissait mal voir les précieux dons qu'il avait reçus de la nature et les vertus supérieures qu'il cultivait en lui.

Dans ses œuvres, on l'observait indépendant, ferme et résolu. Le monde connaissait la ferme délicatesse de ses procédés et la haute dignité de sa tenue. Ses amis, seuls, ont pénétré l'infinie bonté qui emplissait son cœur et la générosité silencieuse qui commandait ses actes. Il n'en est pas parmi nous qui n'ait en mémoire quelques-uns de ses bienfaits spontanément accomplis au-dessus des calculs ou des conseils de l'égoïsme.

C'était merveille, Messieurs, de suivre notre cher ami dans les multiples campagnes qu'il engageait ainsi, et de voir quel dévouement et quelle abnégation il y dépensait. Il n'attendait pas les occasions pour agir. Ses nobles émotions les pressentaient; sa fertile bonté les faisait naître. Une fois le bienfait conçu, il ne reconnaissait pas aux difficultés le pouvoir de l'arrêter. S'il se sentait impuissant dans l'isolement, il cherchait des alliés. Il fallait voir alors ce que peut l'opiniâtreté d'une âme libre, et avec quelle vaillance il formait son bataillon. Une des plus récentes, des plus importantes et des plus difficiles bonnes œuvres de Gottschalk est le monument érigé à la mémoire de Flachat. Hélas! hélas! ce monument sera inauguré prochainement, et nous ne pourrons pas témoigner notre reconnaissance à celui qui en a été le véritable père.

Cher Gottschalk, vous partez, et nous restons accablés dans les larmes. C'est que le vide que vous laissez est immense. On a bien parlé de vos mérites. J'ai voulu, moi, rappeler le trait saillant de votre belle âme. J'ai été insuffisant et incomplet : comment, au moins, ne placerais-je pas ici, comme dernier adieu, ce qui fut le trait saillant, de votre caractère? Vous avez eu le culte de la justice; vous avez servi la justice courageusement, sans défaillance; vous avez rudement, et sans répit, combattu ceux qui l'offensaient; cela fut le plus grand souci de votre vie. Nous avons compris plus

d'une fois que vous en aviez la noble fierté, et nous la mêlons précieusement dans notre deuil à la mémoire de votre vie exemplaire.

Nous reproduisons également, ci-après, les paroles prononcées la veille des obsèques, par M.. Alfred Picard, dans la séance du Comité consultatif des chemins de fer :

Messieurs,

C'est avec une émotion profonde que nous avons appris le nouveau deuil dont est frappé le Comité consultatif des chemins de fer. Après Chabrol, après Leblanc, après Chauchat, après Dietz-Monnin, voici M. Gottschalk qui disparaît, à son tour.

Ainsi se multiplient les vides de la phalange des vétérans du Comité. Non contente de nous décimer, la mort semble choisir ses victimes et s'acharner sur les meilleurs, sur ceux dont l'expérience, le talent et l'autorité honorent le plus cette assemblée.

Je ne tenterai pas de retracer aujourd'hui l'oeuvre de notre cher et très regretté collègue. Elle est, trop considérable pour se résumer en quelques mots. Qu'il me soit permis seulement de rappeler sa brillante participation à la réforme générale des tarifs. Sans être un théoricien attaché aux formules étroites, rigoureuses, abstraites, M. Gottschalk n'en défendait pas moins la cause des simplifications compatibles avec les nécessités de la pratique. Mêlé pendant longtemps à l'exploitation des voies ferrées, hier encore administrateur du réseau d'État, il savait que la complication excessive des taxes, loin de s'imposer dans l'intérêt de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, engendre fatalement des injustices et des inégalités intolérables. Il était imbu des sages principes qui ont fait et continueront à faire la force du Comité.

Ayant la conscience et le sentiment le plus élevé de ses devoirs, il scrutait les questions avec un soin minutieux. Aucun détail ne lui échappait.

La douceur, la bienveillance et la courtoisie dont il ne se départissait jamais, imprimaient un charme particulier à ses écrits comme à ses paroles.

Il était aussi, et ce ne fut pas son moindre mérite, un ami sûr, serviable et dévoué. Combien d'entre nous ont senti leurs yeux se mouiller de larmes à l'annonce de la triste nouvelle !

Tant que le mal n'a pas irrévocablement terrassé notre collègue, nous l'avons vu fidèle à nos séances. Mais, si l'intelligence demeurait intacte, le corps n'était plus que l'ombre de lui-même. Quiconque l'observait ne pouvait se défendre d'un funeste pressentiment. .

Le dénouement est venu plus vite que nous ne le supposions.

Au moment où M. Gottschalk. nous quitte pour toujours, je tiens à saluer en. votre nom sa mémoire. C'est celle d'un homme de bien, d'un homme de coeur dans la plus haute acception du terme.

Enfin, nous donnons, ci-dessous, le texte de l'ordre du ,jour qui a été porté, à la connaissance des élèves de l'Ecole centrale, par le directeur del'Ecole, à l'occasion de la mort de M. Gottschalk :

Ordre du jour du 23 février 1898

Le Directeur a la douleur d'annoncer à MM. les élèves, la mort de l'un des amis les plus dévoués de l'Ecole : M. Gottschalk de la promotion de 1853.

Ingénieur des plus distingués, Gottschalk, qui a dû à son mérite et à ses efforts personnels seuls, les nombreux succès de sa carrière et qui a. porté si haut, en France, comme en Autriche et en Russie, la réputation de savoir et d'honorabilité des Ingénieurs de notre École, était :

- Membre du Conseil de perfectionnement de l'Ecole Centrale;
- Administrateur du réseau des Chemins de fer de L'Etat ;
- Membre des Comités technique et consultatif des chemins de fer;
- Il avait brillamment présidé la Société des ingénieurs civils;
- Et l'Association amicale des anciens élèves de l'Ecole Centrale;

Travailleur infatigable, administrateur de premier ordre, il avait partout conquis le respect et la sympathie de ses collègues; partout il a laissé des traces indiscutables et indiscutées de son passage.

Gottschalk, dont la constante et discrète générosité n'a pu être connue que de quelques amis, n'a point voulu, en fixant ses dernières volontés, oublier ses Camarades et il a tenu à continuer, même après sa mort, son concours effectif à toutes leurs œuvres. Parmi ses légataires, figurent :

L'École Centrale;

L'Association des anciens élèves; La Société des Ingénieurs civils.

Le Directeur qui, depuis les bancs de l'École, était resté attaché à Gottschalk, par une profonde affection, rend ici un hommage mérité aux solides qualités du cœur et de l'esprit qui le distinguaient et n'hésite pas à répéter que l'École perd en lui son ami le meilleur et le plus jaloux de ses succès.

Gottschalk laisse aux anciens de cuisants regrets et aux jeunes un exemple frappant de ce que peuvent l'honneur, le travail et la volonté.

Le directeur,
Paul Buquet.